

de l'idée du concert de l'Europe. Rome commence à percevoir la force mobilisatrice de la masse catholique et la reconnaît petit à petit comme une source de pouvoir. Selon le niveau de décision, cette évolution est soit soutenue, soit freinée. À son tour, la Belgique se caractérise par un passage progressif de l'unionisme – le rassemblement des députés libéraux et catholiques dans un gouvernement orienté vers le compromis – à une politique de partis plutôt conflictuelle. L'intérêt de ce travail se situe donc précisément dans le fait que les deux acteurs se voient respectés dans la variabilité de leur évolution.

Cet ouvrage n'est pas fondé sur l'une ou l'autre prémisse théorique. Il n'est pas davantage conçu comme une étude de cas. Le débat sur le rapport de l'Église catholique avec la modernisation sociétale et religieuse est néanmoins traité dans plusieurs chapitres. Maintes fois, l'A. fait valoir l'importance d'appréhender l'attitude de l'Église comme une réponse à une société en voie de modernisation. Il précise cependant que cette institution doit être aussi considérée comme enracinée dans une société moderne qu'il sait utiliser. Ainsi l'A. écarte-t-il l'hypothèse d'une Église anti-moderne, opposée à la modernité. Il plaide pour une position nuancée et se demande en quoi l'attitude d'une institution, d'un mouvement ou d'un groupe peut être considérée comme moderne. La capacité de l'Église à faire du peuple une source de pouvoir est selon lui une réponse possible. Cette présentation nuancée de la relation de l'Église à la modernité séduit, précisément parce qu'elle met simultanément en lumière l'orientation peu émancipatrice d'une grande part du patrimoine spirituel catholique.

Pieter François.

11837

WACHTEL (Nathan).

La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes. Paris, Seuil, 2001, 500 p. (bibliogr., glossaire, index, tabl., illustr.) (coll. « La librairie du XXI^e siècle »).

Après *La Vision des vaincus* (1971) et *Le Retour des ancêtres* (1990), N.W. nous offre avec *La Foi du souvenir* le dernier volet d'une trilogie centrée sur l'« histoire souterraine » des Amériques. Dans ses travaux antérieurs sur le monde andin, l'auteur s'attachait à restituer, à travers l'étude des sociétés indigènes, le point de vue des vaincus. Le présent ouvrage porte cette fois sur les nouveaux chrétiens judaïsants du continent américain. C'est la face cachée de la société créole qu'il se propose désormais d'explorer, à savoir, la transmission du

judaïsme parmi les arrivants du Nouveau Monde.

Au départ, un constat : la diaspora marrane en Amérique est dans sa quasi totalité d'origine lusitanienne, non seulement au Brésil mais encore dans les immenses territoires hispaniques du Mexique au Pérou, des Caraïbes au Rio de la Plata. Comment expliquer cette longue perpétuation du marranisme portugais alors que le marranisme proprement espagnol semble avoir été plus précocement extirpé ? N.W. rejoint l'argumentation de Spinoza, elle-même reprise par Y. H. Yerushalmi selon laquelle c'est la « haine des nations » qui a maintenu les juifs portugais dans leur judéité en rendant leur assimilation impossible. En Espagne, les *conversos* ayant préféré le baptême à l'exil ont pu durant une longue période – entre 1391 et 1550 environ – avant la généralisation des statuts de pureté de sang, s'intégrer dans la société d'accueil. D'où la disparition relativement rapide du judaïsme dans ce pays. Au Portugal, après la conversion collective imposée en 1497 à l'ensemble de la communauté juive, celle-ci s'est trouvée tout d'un coup composée de nouveaux-chrétiens. De sorte que les réseaux de solidarité et de sociabilité juifs n'ont pas été démantelés mais sont devenus clandestins. À partir des procès consignés dans les archives inquisitoriales, l'historien N.W. retrace les itinéraires de ces juifs du secret, convertis de force à la foi catholique à partir de la fin du XIV^e siècle. Il nous offre une série de portraits marranes, réunissant une dizaine de personnages ainsi que les protagonistes qui leur sont proches, choisis en fonction de leur complémentarité et de la qualité des sources. Les archives judiciaires traitent par définition de groupes et de personnes. Elles permettent cependant de situer les individus dans leurs trajectoires et leurs rapports avec les autres au sein de la société globale. Car ces destinées singulières se croisent et se mêlent dans un fourmillement d'interrelations complexes. À la rigueur d'une enquête micro-historique, l'A. allie le souci de nous transmettre « le vécu, l'affect et l'immédiat », autrement dit l'émotion suscitée par la traversée de documents collectés dans la souffrance des geôles du Saint-Office. Il nous immerge, grâce à la richesse d'innombrables détails, au cœur et dans le quotidien du monde marrane. Du malheureux savetier que fut Juan Vicente contraint sa vie durant de porter le san-benito en signe d'infamie au riche trafiquant d'esclaves Manuel Bautista Perez, de l'érudit Francisco Maldonado de Silva assumant avec fierté sa foi juive à la « rustique » Theresa Paes de Jesus, qui confond dans ses dévotions « Notre seigneur Jésus-Christ » et

Moïse, la Vierge Marie et la reine Esther, des fureurs de Francisco Botello aux moqueries amères d'Antonio José da Silva : autant de destins particuliers, de personnalités uniques et de manières distinctes de vivre la condition marrane. Pourtant, bien des thèmes récurrents se font écho d'un portrait à l'autre, signalant comme un style propre et une identité commune. Se dessine une religiosité marrane renvoyant moins à une doctrine théologique qu'à un ensemble d'inquiétudes, de pratiques et de croyances dont la diversité n'exclut pas une manière d'unité. N.W. souligne cette tension singulière vécue entre les deux religions, judaïsme et christianisme, avec les hésitations qui en résultent, les oscillations, les allers et retours, parfois le détachement sceptique, mais aussi les hybridations et les doubles sincérités. Car les deux manques caractéristiques du marrane : l'absence de foi chrétienne et la méconnaissance du judaïsme, loin de ne produire que du vide, en fait se combinent dans une activité intellectuelle et spirituelle de recomposition, de « bricolage » tant des catégories de croyances que des pratiques rituelles, engendrant un vaste champ de possibles. L'A. insiste sur l'aspect novateur du processus : de la prise en compte des arguments polémiques que chaque religion oppose à l'autre découlent aussi certaines formes de relativisme religieux. En ce sens, affirme N.W., les nouveaux-chrétiens contribuent largement à l'émergence de la modernité en Occident. Dans la transmission de la mémoire marrane, deux conditions paraissent fondamentales : d'une part le maintien de réseaux organisés et ramifiés, et d'autre part la pratique d'un système de mariages préférentiellement endogames. Dispersion quasi planétaire : les relations entre juifs et nouveaux-chrétiens à travers l'Ancien et le Nouveau Mondes unissent des dizaines de milliers de personnes qui ne professent pas officiellement la même foi religieuse, et cependant partagent le sentiment d'appartenir à une même collectivité, désignée lapidairement par un mot : la *Nação* (la nation). Le terme a fini par superposer, sur un mode sous-entendu et ambigu le sens de « juifs » et celui de « portugais ». Dans les pays où le judaïsme est interdit, ces derniers s'efforcent d'entretenir la fidélité à la foi des ancêtres, la fierté de leur origine et la mémoire des conversions forcées. Leur solidarité se base sur la conscience partagée d'une communauté de destin. Un fonds de croyances et de coutumes crypto-juives se transmet de génération en génération, tout en subissant l'inévitable érosion du temps. Les connaissances s'appauvrissent, les observances se raréfient : subsistent quelques interdits alimentaires, la bougie du

vendredi soir, des rites funéraires, les jeûnes du Grand Jour et de la reine Esther... L'oubli opère, ne laissant que des traditions familiales sans signification connue qui, à leur tour, disparaissent.

Et pourtant... cinq cents ans plus tard au Brésil, et notamment dans le mythique *sertão*, mais aussi plus rarement au Pérou et au Mexique, une mémoire marrane que l'on croyait définitivement effacée affleure par bribes ici et là, révélant des coutumes judaïsantes jusqu'ici vécues comme parfaitement chrétiennes. N.W. renoue avec l'anthropologie pour recueillir différents témoignages et nous livrer, en guise d'épilogue, la première ébauche d'une étude en devenir. Les familles impliquées sont pour beaucoup d'origine rurale. Elles s'inscrivent généralement dans un système d'alliances endogames et distinguent sans recourir à un terme précis « nous », « les nôtres » et « les autres ». Diverses pratiques enfin, observées au sein du foyer, les différencient du voisinage : interdits alimentaires (prohibition du porc, des poissons sans écailles et fruits de mer, du sang, etc.) ou encore allumage d'une bougie le vendredi soir. Les récits obtenus révèlent des itinéraires récurrents : prise de conscience d'une origine juive au contact de la grande ville, questionnement identitaire débouchant sur un retour au judaïsme. À l'orthodoxie rabbinique qui exige pour les reconnaître une conversion en bonne et due forme, les intéressés opposent la foi du souvenir : « nous sommes juifs de sang, de tradition, de culture ». Émouvante revanche des persécutés de l'histoire : leurs lointains descendants, réels ou imaginaires, affirment une judéité que l'on croyait anéantie sur les bûchers du passé. Entre mémoire et oubli, les labyrinthes marranes ont encore à dévoiler leur part d'énigme contemporaine.

Danielle Rozenberg.

118.38 WESTERKAMPF (Marilyn J.).

Women and Religion in Early America, 1650-1850. The Puritan and Evangelical Traditions. Londres-New York, Routledge, 1999, 219 p., (bibliogr., index).

Dans un article volontairement provocateur, Anne Braude affirmait il y a quelques années : « l'histoire de la religion aux États-Unis, c'est l'histoire des femmes ». Cette affirmation, largement confirmée par les statistiques, est corroborée depuis un certain temps par la multiplication d'études cherchant à replacer les femmes